

« *Picasso Théâtre et le Désir attrapé par la queue* »

Solange Lévesque

Number 37 (4), 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27838ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1985). Review of [« *Picasso Théâtre et le Désir attrapé par la queue* »]. *Jeu*, (37), 151–153.

## «picasso théâtre et le désir attrapé par la queue»

Scénarisation de Denis Marleau à partir de textes de Max Jacob, Jacques Prévert, Pablo Picasso, André Breton, Gertrude Stein, Pierre-Albert Birot, Guillaume Apollinaire, Rafael Alberti, Raymond Queneau et Paul Éluard; mise en scène: Denis Marleau; chorégraphie: Ginette Laurin; décors: Claude Goyette; costumes: Meredith Caron; éclairages: Dominique Gagnon; assistance à la mise en scène: Geneviève Mongeau. Avec Danièle Panneton, Anne-Marie Rocher, Patricia Tulasne, Carl Béchar, Pierre Chagnon, Larry-Michel Demers, Bernard Mene, Yves Soutière. Une coproduction du Musée des beaux-arts de Montréal et du Théâtre Ubu, présentée à l'auditorium du Musée, du 5 septembre au 10 novembre 1985.

### si convenable...

Parallèlement à l'exposition Picasso, le service d'animation du Musée des beaux-arts de Montréal présentait, en collaboration avec le Théâtre Ubu, un événement théâtral centré sur une pièce que Picasso a écrite en 1941: *le Désir attrapé par la queue*. Outre cette pièce qui sert d'amorce à l'événement, *Picasso Théâtre* met en scène des artistes amis du peintre, dont les itinéraires novateurs rejoignent celui de Picasso. On peut assister aussi à un bref extrait du ballet *Parade* — pour lequel Erik Satie avait composé la musique —, chorégraphié ici par Ginette Laurin. Cet assemblage scénarisé par Denis Marleau permet donc de voir côte à côte sur scène Max Jacob, Salvador Dalí, Jacques Prévert, Gertrude Stein et Alice Toklas, Guillaume Apollinaire, André Breton et Zannie Aubier, lors d'une réunion fictive dans l'atelier de Picasso pour une lecture de sa pièce. La première lecture du

*Désir...* a effectivement eu lieu dans l'atelier du quai des Grands Augustins en 1944; parmi les acteurs: Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Albert Camus.

Denis Marleau nous présente, en prologue, les poètes et les peintres parés des attributs de leur légende: mots célèbres, marottes, querelles fameuses, fragments de leurs *credo* esthétiques. Ensuite, ils joueront *le Désir...* Picasso disait faire voisiner dans ses toiles tous les objets qu'il aimait; «qu'ils se débrouillent», ajoutait-il. On a l'impression qu'il a écrit sa pièce avec la même générosité et la même insouciance. Picasso, dans ce fourre-tout génial, attrape tout ce qui lui passe sous la main avec un égal plaisir; on ne trouve rien d'un manifeste dada ou surréaliste dans cette oeuvre, bien qu'elle s'apparente aux deux courants, mais plutôt toutes les caractéristiques d'un jeu. Elle prend son essor avec la naïveté sereine de l'enfant qui exécute un saute-mouton par-dessus la mort, dans ce collage de Jacques Prévert qui illustre la couverture de son recueil *Fatras*<sup>1</sup>. On y retrouve cependant la présence obsédante de deux thèmes qui la rattachent à l'époque de la Seconde Guerre en France: la faim et le froid. Les noms des personnages à eux seuls constituent tout un programme:

1. Paris, Gallimard, coll. «Folio», n° 132, 1966, 285 p.

ils s'appellent l'Oignon, le Gros Pied, le Bout Rond, l'Angoisse Grasse et l'Angoisse Maigre, la Tarte, la Cousine, les Rideaux et le Silence. Le metteur en scène (qu'il se débrouille!) doit composer avec des didascalies du genre: «La pluie commence à tomber sur le plancher et des feux follets courent sur la scène»; ou: «Dans le trou du souffleur, sur un grand feu et dans une grande poêle, on verra, on entendra et on sentira frire dans l'huile bouillante des pommes de terre; de plus en plus la fumée des frites remplira la salle jusqu'à l'étouffement complet»; ou encore: «Une boule d'or de la grandeur d'un homme, qui éclaire toute la pièce et aveugle les personnages [...] sur laquelle apparaissent les lettres du mot

personne.» Il ne faut surtout pas chercher une histoire dans cette pièce: on bouffe, on fait l'amour pour se réchauffer, on péroré à qui mieux mieux sans regarder à la dépense. Elle adopte la forme d'une succession de tableaux qui se déroulent plus qu'ils ne se développent, et elle est fidèle à ce mot des surréalistes: «[...] la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie».

Denis Marleau s'intéresse particulièrement aux oeuvres de cette période; il avait monté *Coeur à gaz et autres textes dada* lors de la rétrospective Sonia Delaunay, en 1981. On sait qu'en France, au début du siècle, le mouvement dada faisait fureur; entendre: mettait en fu-



*Picasso Théâtre et le Désir attrapé par la queue*, à l'auditorium du Musée des Beaux-Arts. Photo: R. Max Tremblay.

reur les tenants des canons traditionnels de l'art. Il rejetait les contraintes formelles et se révoltait contre le sens. Issu de lui, le surréalisme allait explorer des champs d'activité du cerveau, jusque-là boudés ou ignorés par les artistes: l'inconscient, qui venait de faire son entrée dans le vocabulaire avec Freud, et le rêve, auquel Jung (et plus tard Bachelard) allait donner la parole. En littérature, l'écriture automatique devenait la clé de ces champs. On voulait s'affranchir d'un classicisme fatigué de son apogée. La scène, de son côté, travaillait à s'ouvrir au théâtre. Ces mouvements avaient la force et l'énergie d'un élan révolutionnaire, ses limites aussi, c'est-à-dire qu'ils étaient condamnés à un rôle de catalyseurs, tirant leur sens d'un contexte ponctuel; *le Désir attrapé par la queue* est un produit direct du surréalisme. En montant un spectacle autour de cette pièce, on espérait donner au public «une compréhension vivante, joyeuse et touchante de Picasso»<sup>2</sup>; c'était aussi, par ricochet, une façon de payer un tribut à une époque qui miroite aujourd'hui à nos yeux comme ayant été extrêmement fertile en créations artistiques.

Dada voulait choquer, le surréalisme en appelait aux forces imaginatives de l'inconscient pour rajeunir l'inspiration; chacun à sa manière cherchait à bouleverser l'art institutionnalisé. En 1985, le contexte a changé, mais la subversion peut toujours trouver place. Or, Denis Marleau a tenu sa mise en scène bien en deçà de la subversion, laissant aux textes la tâche de se défendre. C'est dommage, car il n'y a pas non plus de subversion dans le jeu. L'auteur proposait nombre d'images qui auraient pu être exploitées et demandait que certaines scènes soient jouées sans vêtements; pourquoi avoir privé *le Désir...* de sa folie? *Picasso Théâtre* a été produit

dans un esprit somme toute assez conservateur, ce qui a eu pour conséquence d'en poncer la texture iconoclaste, et de gommer le vif de l'émotion. Quant aux costumes, ils conviennent... si sagement!

La succession de Picasso protège ses oeuvres en interdisant l'utilisation des reproductions de celles-ci comme décor, fût-ce pour sa pièce. Le scénographe a donc peint «à la manière de Picasso» de grandes fresques sur les murs, ainsi que des toiles qui servent d'accessoires sur scène. Cela donne en général, un décor un peu terne, qui fait penser autant à Miro ou à Kandinsky qu'à Picasso.

Les comédiens se tirent assez bien d'affaire; Carl Bécharde connaît des moments brillants en Max Jacob et dans le rôle de la Cousine; Patricia Tulasne défend honorablement les rôles exigeants de la Tarte et de Zanie Aubier. Pierre Chagnon (André Breton et le Gros Pied) est un bon comédien; pourquoi surcharge-t-il son interprétation de tics? On a plaisir à entendre *la Promenade de Picasso* récitée par Bernard Meney en Prévert; mais ce qui séduit le plus dans ce spectacle, c'est le pouvoir créateur et la liberté de Picasso. Dans ce sens, le but est atteint: le spectateur de *Picasso Théâtre* sera probablement plus disposé à recevoir l'oeuvre peinte de Picasso, ayant pris connaissance de sa pièce et du contexte de sa création, en dépit du fait que le prologue n'éclaire pas distinctement la seconde partie du spectacle, et que l'ensemble demeure en deçà des attentes qu'il suscite.

Il y aura quand même eu, dans cette soirée, un détail franchement dada: le ticket de nettoyage épinglé sous la manche du frac de Dali.

**solange lévesque**

2. Extrait du communiqué.